

Edmond Campagnac (Caussade 1880 – Dourban 1948)

Nègrepelisse- Caussade-Montauban

Momméja dans la revue *Divona* de Boursiac a évoqué le côté caussadais de Campagnac mais le petit Edmond est né à Nègrepelisse avant que ses parents ne s'installent à Caussade. C'était le 14 février 1880. Ce jour là devant le maire Marcelin Viguié le père Campagnac, Marie Pierre Jean Antoine âgé de 25 ans, facteur à la station de chemin de fer demeurant au lieu de la porte haute commune de Nègrepelisse a déclaré la naissance d'un enfant de sexe masculin le 13 février, de Garibaud Marie âgée de 19 ans, sans profession. L'enfant a eue les prénoms suivant : Pierre, Edmond, Lezin. Le père signe et un charpentier et un tisserand sont les témoins. Grâce au bon travail du secrétaire nous trouvons sur l'acte de naissance la date de son mariage le 25 juillet 1907 à Paris 7ème arrondissement avec Adrienne Joséphine Marthe Mermet Cachon et il est décédé à Dourdan Seine et Oise le 20 janvier 1948.

Dès 1881, la famille Campagnac a quitté Nègrepelisse (elle est absente du recensement) et c'est ainsi que j'ai découvert la naissance du frère d'Edmond à Caussade : Campagnac naissance 1889 : le 28 octobre Pierre Octave Ernest fils de Pierre Jean Antoine épicier 37 ans demeurant à Caussade. La mère Marie Garibaud 31 ans sans profession.

En 1891 le père a 39 ans, ils est toujours épicier à Caussade mais il vit seulement avec sa fille de 13 ans, Irma et sa tante de 60 ans, Arnaud Marie. Où sont passés les garçons et la mère ? Ils sont alors Rue Notre Dame.

En fait Marie Garibaud est décédée à 31 ans, après avoir donné naissance à son dernier enfant, le 25 novembre 1889. Un épicier et un teinturier voisins de la défunte font la déclaration. Elle était née à Montauban, fille de Jean Garibaud et Combalbert Marie, et était bien l'épouse de Pierre Jean Campagnac de 37 ans

Après Caussade le petit Edmond étudie à Montauban.

« Au Lycée de Montauban il eut comme professeur Albert Mathiez au cours de son année de philosophe et attira l'attention du maître qui l'orienta vers les études révolutionnaires. »¹

¹ *Annales historiques de la Révolution française* 21e Année, No. 116 (Octobre-Décembre 1949), pp. 378-380

Le grand historien de la Révolution français Albert Mathiez (1874-1932) est passé par le lycée Ingres à Montauban. J'ai évoqué l'événement dans mon livre sur Léon Cladel en 1991 car j'y parle de l'Affaire Dreyfus telle qu'elle fut vécu dans la ville. Au cœur de cette affaire, il y a l'Affaire Mathiez. En juin 1899, Mathiez a 25 ans et au Lycée il apprend qu'un prof, M. Castex, a dit du bien d'un adversaire de Dreyfus, M. Cristiani. Il contre-attaque. Les deux professeurs devront quitter Montauban. Le journal *La Tribune* indique :

« Aujourd'hui que cette enquête est terminée et que les conclusions en sont des plus favorables à M. Castex, nous ne nous croyons plus tenu au silence. Il est donc faux que ce distingué professeur, reconnu d'ailleurs et très estimé à Montauban, ait fait l'apologie de l'attentat plus stupide encore qu'odieux du comte de Cristiani. L'honorable M. Castex, comme tous les bons universitaires de son époque et de son école, n'est point de ceux qui introduisent la politique dans les cours littéraires...»

L'adversaire est nommé par une périphrase : « le lâche imposteur qui avait échafaudé l'affaire de toute pièce ». Mathiez défenseur de Dreyfus ne fera qu'un passage court à Montauban, ce qui suffira pour marquer à jamais son élève Edmond Campagnac.

Dans un article de la revue d'Alphonse Aulard, *La Révolution française* (15-12-1903), où il va intervenir souvent, Campagnac se confie dans cette note au sujet de son article sur Petit-Jean, un curé communiste :

« Puis-je passer sous silence la part prise à la rédaction de cet article par M. Mathiez, mon maître au lycée de Montauban et durant longtemps mon seul conseiller depuis ma sortie du lycée ? C'est avec l'aide de ses conseils que j'ai écrit cette courte étude, dans laquelle j'ai exprimé plusieurs idées qui sont les siennes. Qu'il veuille bien accepter ici mes remerciements, en même temps que l'expression de ma reconnaissance pour tout ce que je lui dois. Il a déjà été parlé du curé Petit-Jean par M. de Robillard de Beaurepaire dans son livre la Justice révolutionnaire à Bourges, mais sans impartialité et trop succinctement, et par M. Lemas dans ses intéressantes *Éludes sur le Cher pendant la Révolution*; mais celui-ci s'est attaché à narrer simplement l'émeute suscitée par Petit-Jean, sans étudier d'une façon particulière les idées de ce prêtre communiste. »

Le Cher

En 1902 Campagnac est indiqué licencié d'histoire et répétiteur au Lycée de Bourges. Son passage dans le Cher le conduira à choisir son sujet de thèse sur le conventionnel Laplanche. Et il ne limitera pas à cette investigation, se passionnant pour les curés rouges (voir publications).

Paris

« C'est en gagnant sa vie comme répétiteur que Campagnac avait achevé ses études et il se vit contraint, autant pour les siens que pour lui, d'adopter la carrière plus rémunératrice : il entra en 1909 comme rédacteur à l'Assistance publique de Paris. Il poursuivit dans cette administration une carrière longue, laborieuse et fructueuse pour l'application notamment de la thérapeutique des rayons X et du radium.²»

Ses travaux sur la Révolution française ont concerné d'abord le Cher avec une première étude en 1895 car il est répétiteur au lycée de Bourges. Il publie en 1905, *Un curé communiste* et en 1906 le voilà répétiteur au Lycée Montaigne à Paris. Il fut l'un des premiers membres de la Société d'Etudes Robespierriennes : en 1910, porté au secrétariat, il se trouve le collaborateur direct de Mathiez, son ancien maître. En 1912 et 1913, importante étude sur la déchristianisation dans le Cher.

L'Alsace

Dans un autre article de la revue *La Révolution française*, au sujet de la langue française enseignée en Alsace, Campagnac est présenté ainsi :

« En remplissant pendant les étés 1917 et 1918 une mission dans le coin d'Alsace qui avait été recouvré par la France dès les premiers jours d'août 1914, j'eus le plaisir d'y trouver sous l'habit bleu-horizon, au nombre des professeurs de l'École primaire supérieure de Massevaux, M. Edmond Campagnac. Ses titres l'avaient désigné pour l'enseignement de l'histoire. Il est en effet licencié d'histoire, et un excellent mémoire, soutenu en Sorbonne sur la mission du représentant Laplanche dans le Cher, lui a valu le diplôme d'études supérieures.

Puis il étudia à Toulouse, à Bordeaux où il fut reçu licencié-es-lettres avec la mention Histoire, en 1901, et passa ensuite à la Sorbonne où il obtint le diplôme d'études supérieures pour un mémoire sur la mission de Laplanche dans le Cher.

Campagnac fit la guerre de 1914-1918 comme simple soldat et jusqu'à la fin des hostilités sous le même uniforme compta dans la Mission française en Alsace comme membre de l'enseignement : on le chargea d'enseigner l'histoire à l'école supérieure de Massevaux ; puis on le nomma proviseur du lycée moderne de Colmar.³»

Il en ramènera : *La langue française en Alsace sous la Révolution : étude sur une famille d'instituteurs alsaciens de 1760 à 1821* (Lesot, éditeur).

Voici un témoignage sur cette période :

"Oh quels éminents services ont rendus à la France les poilus qui ont enseigné pendant la guerre dans les vallées de la Doller et de la Thur et

² ibidem

³ ibidem

qu'assistaient dans les écoles de filles quelques institutrices et les vaillantes sœurs de Ribeauvillé. Les enfants s'appliquaient bien afin d'apprendre notre langue et récitaient le plus gentiment du monde des fables de La Fontaine. Après la classe, les garçons entouraient les soldats et la leçon continuait. Au moment où fut signée l'armistice, cette génération de petits Alsaciens qui s'élevait parlait le français de façon courante, avec un petit accent marseillais, puisqu'assez longtemps le XVe corps avait campé en ces parages. S'il avait été possible d'user de pareille méthode dans le reste de l'Alsace, on n'oserait plus y parler de la Muttersprache. M. Campagnac, en bon historien, a voulu connaître le passé de la région de Masevaux et surtout il s'est demandé comment jadis y était organisé l'enseignement primaire. Par bonne fortune il a mis la main sur les papiers d'une famille dont les membres ont formé une véritable dynastie de maîtres d'école ou, comme on dira depuis le décret du 29 frimaire an II, d'instituteurs. Les Graff enseignent à Masevaux en 1760 ils y enseignent encore en 1821, serviteurs de tous les régimes qui se sont succédé monarchie absolue, révolution, empire, restauration et c'est en réalité l'histoire de l'enseignement en Alsace pendant près de soixante ans que M. Campagnac nous retrace car les choses se sont passées dans toutes les petites villes alsaciennes comme à Masevaux. Sous l'ancien régime, l'État ne se soucie nullement ni des écoles ni de la propagation de la langue française ce sont les seigneuries ou, pour mieux dire, ce sont, dans l'intérieur de ces seigneuries, les villes qui ont la haute main sur ces écoles école allemande où l'enfant apprend à lire et à écrire l'allemand parfois, comme à Masevaux, école française, entièrement distincte de l'autre et qui passait pour plus distinguée et d'un degré supérieur parfois même école latine. Le décret de la Convention du 29 frimaire an II (19 décembre 1793) veut organiser en Alsace dont les seigneuries ont disparu, comme dans le reste de la France, une école d'État, ayant à sa tête « un instituteur de langue française » nommé par les représentants en mission elle devait d'ailleurs coexister avec l'école locale allemande. L'année suivante, il n'est plus question que d'une seule école dans les villes et villages, l'enseignement y doit être donné en langue française l'idiome du pays ne sera employé que comme un moyen auxiliaire. C'était la sagesse même mais les hommes et l'argent manquèrent. Sous le Consulat et l'Empire le maître d'école est sans traitement fixe il est nommé directement par le sous-préfet, instrument docile du maire, du curé ou du pasteur, et sa situation n'est guère relevée avec la création de l'enseignement mutuel sous la Restauration. M. Campagnac nous donne un exemple concret qui permet de bien suivre cette évolution. Nous devons le remercier de cette très intéressante étude. » Christian Pfister. (Août 1926 Nouvelle revue)

Retour à Paris

« Rentré à Paris, les Archives de l'assistance publique lui furent confiées en 1919. Il reprend ses études de la révolution française avec déjà un beau bagage de publications : un prêtre communiste : le curé Petit-Jean (La Révolution française 1903) ; Le comité de surveillance de Melun (Annales révolutionnaires 1908 et 1909) ; Un curé rouge, Meslier, Délégué du représentant Du Bouchet (1914) ; Les débuts de la déchristianisation dans le Cher (1914) ; Léon Cladel et les ancêtres de 1793 (ibidem, 1919) ; L'hommage d'Arras à Robespierre : discours prononcé lors de l'inauguration en octobre 1923 de la plaque apposée sur la maison de Maximilien ; Notes sur le curé rouge, Euloge Schneider (1919) ; Robespierre et la politique étrangère (Nouvelle Revue 1922).

Les Annales ont pu insérer avant sa mort en 1947 la première partie de ses dernières recherches consacrées à Danton : "Les fils de Danton". Il n'a malheureusement pas pu lire la seconde relative à la légende dantonienne, imprimée seulement en 1949.

« En 1928 un concours le porta à l'inspection. A ce titre il dut faire face au cours de la seconde guerre mondiale à de terribles difficultés. Malgré son énergie, la fatigue et la maladie l'accablèrent en 1943 et il dut abandonner ses fonctions, miné qu'il était aussi, nous tenons à le souligner, par l'amertume du désastre national et sa haine farouche de l'occupant et de ses complices. Après de longues et cruelles souffrances il s'éteignit le 20 janvier 1948, à Dourdan où il s'était retiré.⁴»

Moissac

Edmond Campagnac n'est pas moissagais mais toute son œuvre en fait un homme sous influence du groupe des littérateurs de la ville et tout particulièrement son lien avec Momméja qui, s'il habitait à Moissac, était originaire de Caussade qu'il a chanté sans cesse.

Avant les festivités de Moissac de 1926, Edmond Campagnac, à la *Société Ingres* de Paris, a fait une conférence sur Cladel et Delthil, conférence évoquée dans la revue *La Reconnaissance* et l'écho en est repris dans *La Feuille Villageoise*⁵ du 18 avril 1926. On y évoque l'idée du buste de Cladel au Luxembourg qui finalement sera réalisé par le fils de Cladel.

Le 17 septembre 1926, en *Une* de l'hebdomadaire national culturel Comœdia, un titre : «*Moissac va honorer Camille Delthil et fera jouer son «hérétique».*» Pourquoi ce journal apolitique, accepte, pour cet article, la signature très rouge d'Edmond Campagnac ? Et Delthil méritait donc cette *Une* ?

⁴ ibidem

⁵ 18 avril 1926.

Cette *Une* existe car un des chroniqueurs essentiels de l'hebdomadaire, Fortunat Strowski, un nouvel académicien, est un ami du Moissac culturel, et de Delthil, que Campagnac présente ainsi :

«C'est une œuvre très peu connue mais riche de jolis trésors que l'œuvre du poète Camille Delthil, en l'honneur duquel la ville de Moissac, silencieuse autour de son cloître roman, mais non oublieuse, élèvera un monument, le 19 septembre, dû au ciseau du sculpteur Abbal.»

Fortunat Strowski et ses souvenirs moissagais :

« Mon grand-père⁶ a fini sa vie à Moissac. Il était né avec le siècle : il était donc très vieux. J'allais passer mes vacances chez lui. Le soir, avant le dîner, quand la chaleur était tombée, il me menait avec lui sur les bords du canal. Après le dîner, on faisait le tour de ville, sous les arbres touffus des boulevards, qui laissaient clignoter quelques étoiles. Nous rencontrions des messieurs respectables tout pareils à mon grand-père et qui se saluaient avec beaucoup de politesse. Il y en avait un au moins qui était allé en pèlerinage chez le comte de Chambord ! Il y avait aussi un Polonais, le plus modeste et le plus charmant des hommes, que chacun traitait avec un respect infini, parce qu'il était grand seigneur jusqu'au bout des ongles, malgré ses efforts pour le cacher : il avait été, dans sa jeunesse, page du grand-duc Constantin, et son père, en 1830, avait donné à la cause polonaise une immense fortune : maintenant, il était employé dans les bureaux du canal.

Comme, j'avais quatorze ou quinze ans et que je m'enivrais de Victor Hugo et de Musset, je trouvais ces messieurs bien respectables mais un peu prosaïques et leur existence noble mais monotone. J'aurais voulu que mon grand-père poussât la promenade jusqu'au pont qui fait passer le canal sur le Tarn, et qui, de loin, me paraissait romantique et hasardeux. Malheureusement, on n'allait pas jusque-là. Aujourd'hui, je comprends mieux les vertus de ces personnages qui étaient des chefs, chacun dans le cercle des siens. Je crois bien que la solidité de la France vient de la solidité des familles qu'ils ont gouvernées. Et les images que j'en découvre dans les livres me ravissent. »

Les lettres et les arts passionnaient Campagnac qui a donc consacré nombre d'études aux écrivains d'origine montalbanaise, Delthil, Pouvillon et surtout Léon Cladel : de 1929 à 1939 surtout, il a collaboré à de nombreuses revues artistiques et a été le critique d'art attitré de la page Magazine du journal "Le Matin". Il a particulièrement étudié ses deux compatriotes : le grand sculpteur Bourdelle et le peintre Marcel Lenoir.

⁶ Le Gaulois Samedi 2 décembre 1922